



Nouveau journal des Dames  
bureau rue Nîmes N. 50.

Robe de crêpe rose, garnie de même. Fichu de blonde blanche.  
Chapeau de paille, orné de plumes.



NOUVEAU  
JOURNAL DES DAMES,

ou

*Petit Courrier des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois. Prix de l'abonnement, 9 fr. par trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 30; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

## MODES.

J'ARRIVE de Paris, dit une femme de province qui a passé quinze jours dans la capitale, logée dans un hôtel garni du Marais, et qui s'est promenée sur le boulevard du JARDIN-TURC. Voyez comme les robes que je rapporte sont jolies; ce corsage à longues pointes sur le devant, ce chapeau où pend une écharpe à glands; ces couleurs bizarres sont dans le dernier goût. Quelle vie délicieuse on mène dans ce pays charmant! Nous prenions nos repas dans une pension bourgeoise, rue de Vendôme, puis le soir nous allions, à la Gaité ou à l'Ambigu, voir jouer un mélodrame qui nous attendrissait jusqu'aux larmes. Combien je vais m'ennuyer! La vie de province est détestable. A cette pension j'avais fait la connaissance d'un employé de bureau qui, lorsque mon mari ne pouvait m'accompagner, me donnait le bras à la promenade. Que tout va me paraître maussade à présent! Il me faudra soigner mes enfans qui crient sans cesse, raccommorder mon linge et mener



ma belle-mère faire tous les jours un tour de rempart!...  
 Maris complaisans menez donc vos femmes à Paris.

Venez déjeuner chez moi, dit une jeune mariée qui a passé *sa lune de miel*(1), à Paris, je vous montrerai mes jolies robes, elles ont été faites par les premières couturières. Madame Deschamps m'en a fait une de gros de Naples, vert américain, dont le spencer prend la taille à ravir. La garniture du bas est une chicorée touffue disposée en feston: le collet du spencer est arrondi et peut recevoir une ample fraise de point d'Angleterre. Je porte avec cela une pointe de fichu en dentelle noire. Cette toilette est pour les jours brumeux. J'ai aussi une redingote de gros de Naples blanc, bordée de liserés *cœur de choux* et garnie d'une large blonde. La pointe du fichu est pareille à la garniture. Le chapeau orné de même avec un fichu sur la forme noué sous le menton. Cette toilette est un peu chère, mais on ne refuse rien à une jeune mariée. Demain, ajouta la nouvelle épouse à son amie, je vous ferai voir une parure or mat et turquoise qui me va à merveille. Je suis brune et voilà pourquoi je l'ai choisie: et puis *c'est la mode*.

J'ai souffert depuis huit jours, mon ami, dit une femme nerveuse à son mari; toujours occupé de votre banque, vous êtes sourd à ma prière. Elle est cependant si raisonnable: la saison s'avance et je ne vous demandais que deux robes négligées. Il est vrai que je les voudrais tout-à-fait à la mode, et qu'elles coûteraient un peu cher; mais si vous étiez assez aimable pour m'en donner une telle que je vous la dépeindrais, vous me verriez transportée de plaisir. — Allons, ma femme, si une seule robe peut te rendre heureuse j'y consens. — Mais n'est-ce pas, mon ami, vous entendrez raison, et vous me donnerez aussi le chapeau. Commençons par la robe: je la veux de mousseline brodée à la main, une pluie de petites olives, puis trois rangs d'*Angleterre*, avec une ruche épaisse en tulle, formant une grosse rose tournée, pour attacher chaque pointe de la garniture posée en guirlande. La robe sera montante et garnie de même autour du col; corsage drapé; manches longues avec des hauts très-bouffans, entremêlés aussi de bandes de la même dentelle. J'aurai avec cela un chapeau tout en blonde et un bouquet d'égantier parsemé d'épis.

---

(1) *Honey moon*.









*Marie de Gournai*



Voilà tout ce qu'il me faut, je pourrai me montrer d'as la car-  
lèche que vous m'avez donnée avec des nouveaux chevaux...  
— Eh bien! soit, dit le mari; content d'en être quitte à si  
bon marché. Il baisa la main de sa femme en récompense, et  
sortit pour ne pas perdre l'occasion de gagner de quoi acheter  
le négligé de madame.

M<sup>lle</sup>. FURET.

## NOTICE SUR MARIE DE GOURNAY.

MARIE LE JARS DE GOURNAY naquit à Paris d'une famille  
distinguée en 1566. Sa réputation survit encore par celle de  
son ami, le célèbre Montaigne, qui lui donna une grande  
preuve d'attachement en lui léguant ses manuscrits. Elle publia  
trois éditions des *Essais de Montaigne*, dont elle fit la pré-  
face; c'est à ce morceau qu'elle doit le rang qu'elle tient dans  
la littérature. Son érudition était prodigieuse; elle aidait  
Montaigne à traduire des ouvrages grecs et latins. Elle mou-  
rut en 1645. Ses œuvres furent recueillies en deux volumes,  
sous le titre d'*Avis, ou présens de mademoiselle de Gour-  
nay*.

Son portrait fait partie de la collection intéressante de  
M<sup>r</sup>. Sudré, dont nous avons parlé dans un de nos derniers  
numéros et à laquelle on ne saurait donner trop d'éloges.  
Quel beau luxe! Si le texte de cette belle collection figure la  
tige d'une plante rare, les portraits variés qu'elle renferme  
nous en paraissent la fleur. Aucune bibliothèque, tant soit  
peu recherchée, ne peut se passer de cet ouvrage qui fera  
époque dans les annales des arts et du goût.

ADELÉ B.

## LES COSMÉTIQUES

ANCIENS ET MODERNES.

CE n'est plus la crème du Calbuz, l'eau de Nîmou de Len-  
clos, ou celle des Bayaderes, ce n'est plus l'émaillack des  
sultanes ou la crème de Constantinople que l'on vient annon-  
cer ici; c'est bien mieux encore, et pour peu que les effets  
suivent les promesses, nous allons voir renaître un siècle d'or





Marie de Gournay



Voilà tout ce qu'il me faut, je pourrai me montrer dans la car-  
 lèche que vous m'avez donnée avec mes nouveaux chevaux...  
 — Eh bien! soit, dit le mari; content d'en être quitte à si  
 bon marché. Il baisa la main de sa femme en récompense, et  
 sortit pour ne pas perdre l'occasion de gagner de quoi acheter  
 le négligé de madame.

M<sup>lle</sup>. FURET.

---

## NOTICE SUR MARIE DE GOURNAY.

MARIE LE JARS DE GOURNAY naquit à Paris d'une famille  
 distinguée en 1566. Sa réputation survit encore par celle de  
 son ami, le célèbre Montaigne, qui lui donna une grande  
 preuve d'attachement en lui léguant ses manuscrits. Elle publia  
 trois éditions des *Essais de Montaigne*, dont elle fit la pré-  
 face; c'est à ce morceau qu'elle doit le rang qu'elle tient dans  
 la littérature. Son érudition était prodigieuse; elle aidait  
 Montaigne à traduire des ouvrages grecs et latins. Elle mou-  
 rut en 1645. Ses œuvres furent recueillies en deux volumes,  
 sous le titre d'*Avis, ou présens de mademoiselle de Gour-  
 nay*.

Son portrait fait partie de la collection intéressante de  
 M<sup>r</sup>. Sudré, dont nous avons parlé dans un de nos derniers  
 numéros et à laquelle on ne saurait donner trop d'éloges.  
 Quel beau luxe! Si le texte de cette belle collection figure la  
 tige d'une plante rare, les portraits variés qu'elle renferme  
 nous en paraissent la fleur. Aucune bibliothèque, tant soit  
 peu recherchée, ne peut se passer de cet ouvrage qui fera  
 époque dans les annales des arts et du goût.

ADÈLE B.

---

## LES COSMÉTIQUES

ANCIENS ET MODERNES.

CE n'est plus la *crème du Cathay*, l'eau de *Ninon de Len-  
 clos*, ou celle des *Bayadères*, ce n'est plus l'*ekmeleck* des  
*sultanes* ou la *crème de Constantinople* que l'on vient annon-  
 cer ici; c'est bien mieux encore, et pour peu que les effets  
 suivent les promesses, nous allons voir renaître un siècle d'or



pour les femmes; elles n'auront plus à redouter les outrages du tems! Elles seront obligées de consulter leur acte de naissance pour se rappeler leurs années; car leur miroir fidèle les représentera toujours au printemps de leur vie: oui, l'ingénieuse fiction de la fontaine de Jouvence vient de se réaliser pour nous! Il est vrai que jusqu'à présent ses eaux miraculeuses n'ont encore jailli que dans l'heureux département de la Sarthe (1); mais un voyage de quelques vingtaines de lieues qui vous donnera vingt ans de moins, vaut bien la peine qu'on se dérange: pour ne pas abuser de la confiance des dames, qui en lisant cet article ordonnent peut-être déjà les préparatifs de leur départ, je dois les prévenir que l'effet salutaire de cette eau divine ne se fait sentir qu'après avoir pris trente-six bains, dont les douze premiers sont fixés à 60 fr. chaque; douze autres sont chacun à 600 fr.; et enfin les douze derniers à 1,200 par bain, ce qui fait au résumé la bagatelle de 22,320 fr.: pour cette faible somme elles pourront, au retour de leur excursion, rivaliser de fraîcheur et d'attraits avec Hébé, les Grâces et Vénus même: d'après l'importance que les hommes attachent à la beauté des femmes, je ne doute pas que les maris ne se déterminent volontiers à faire ce *léger sacrifice*.

En se reportant vers les périodes les plus reculées on trouve partout des exemples qui prouvent quel prix les femmes ont toujours mis aux charmes de leur figure. Si l'on pouvait remonter par tradition jusqu'à l'époque où le monde fut créé, il est à présumer que l'on nous représenterait la belle Ève arrangeant ses tresses dorées auprès d'un clair ruisseau, dont les eaux limpides réfléchiraient ses traits enchanteurs; peut-être l'on dirait combien elle se plaisait à contempler sa naïve beauté. Sans reprendre nos citations d'aussi loin, nous parlerons d'une femme peut-être peu connue, mais dont l'esprit et les grâces méritaient de ne pas être ensevelies dans la nuit des tems.

Vers l'an 421 avant Jésus-Christ, il existait, à Chorée en Ionie, une jeune fille, appelée Milto et que l'on surnomma Aspasia à cause de sa beauté qui égalait celle de la célèbre Aspasia du beau siècle de Périclès; elle était née d'un père libre, mais pauvre: bien qu'elle fût élevée dans des principes

---

(1) L'annonce de ces bains a paru dans le journal de Mayenne.



vertueux, elle ne fut pas à l'abri des superstitions de cette époque. Aspasia croyait aux songes, et elle en fit plusieurs qui lui prédirent qu'elle serait la femme d'un homme puissant et vertueux. Lorsqu'elle était encore jeune fille il lui vint au menton une tumeur qui l'enlaidissait beaucoup. Ce qui lui causa un violent chagrin : le moyen de plaire à un grand roi avec une loupe ? Son père, non moins affligé qu'elle, la mena chez un médecin qui promit de la guérir pour trois *statères*, valant douze ou quinze francs de notre monnaie. Le père assura n'avoir jamais possédé une pareille somme, et le médecin lui dit qu'il n'avait aucun autre remède. Retournée chez elle, le désespoir d'Aspasia s'accrut encore ; elle prit un miroir sur ses genoux et se mit à pleurer amèrement en contemplant sa difformité : à force de pleurer elle s'endormit ; un songe vint la consoler ; elle vit une colombe, qui se changeant en femme, lui dit : « Prends des roses offertes à Vénus et déjà fanées, broie-les dans tes mains et les applique sur cette tumeur ; le songe lui parut un ordre de Vénus même, elle exécuta le conseil, la tumeur disparut et elle devint alors la plus belle de toutes les filles de la Grèce. »

Un des satrapes de Cyrus enleva un jour cette jeune fille pour la placer dans le sérail de ce prince ; il fallut la maltraiter pour la forcer à se revêtir des riches habits destinés à la parer : elle trouvait qu'ils ne convenaient pas à une fille pauvre et vertueuse. Lorsqu'elle fut présentée à Cyrus elle était accompagnée de trois autres jeunes femmes, qui toutes cherchaient à plaire au Roi par mille petits artifices, que l'on nommerait aujourd'hui coquetterie. Aspasia seule, les yeux baissés, le visage couvert d'une modeste rougeur, versait des larmes et n'offrait, dans ses gestes et dans son maintien, qu'une pudeur craintive. Cyrus la remarqua plus que ses compagnes ; il voulut lui prendre la main, elle se leva et s'éloigna précipitamment ; celle-ci, dit-il au satrape, doit tout à la nature, rien ne l'a corrompue ; « les mœurs et les manières des autres ne sont pas moins fardées que leur visage ». Dès ce moment il eut pour elle une vive tendresse et la surnomma *la Sage*. Il s'appliqua à lui plaire et parvint à s'en faire aimer : l'affection mutuelle de Cyrus et d'Aspasia établit entre eux une égalité parfaite et leur union, par la modestie et la concorde, ne différa point des mariages grecs.



Après la mort de Cyrus, Aspasia tomba au pouvoir d'Artaxercès; il en devint éperduement amoureux; ne pouvant l'épouser, il lui fit rendre les mêmes honneurs qu'à Statira, son épouse légitime; lorsqu'il abdiqua en faveur de son fils Darius, ce jeune prince, s'appuyant d'une ancienne loi qui lui permettait de demander au roi un don qu'il n'avait pas le pouvoir de refuser, exigea qu'on lui remit Aspasia: elle fut ainsi pour la troisième fois la favorite d'un grand roi.

Je laisse à penser si elle dût croire à la réalité des songes, et bénir les roses fanées dont quelques feuilles avaient établi sa faveur et sa puissance.

DONATINE T.

## DE LA LITTÉRATURE

### CLASSIQUE ET ROMANTIQUE.

DEPUIS le commencement de l'histoire de la littérature, aucune discussion n'a été ni plus souvent, ni plus éloquemment soutenue que celle qui s'est élevée entre les admirateurs du génie sublime et irrégulier et ceux du talent soumis aux règles. Mais quelque soit la force des argumens, quelque soit le talent que nos modernes littérateurs apportent dans cette grande contestation que les partisans du romantique et du classique ont renouvelée de nos jours, il est peu probable que la victoire puisse se déclarer entièrement en faveur de l'un ou de l'autre côté. Le genre d'esprit des deux partis diffère essentiellement. Ceux dont l'ame est aventureuse, ceux chez qui le désir de la nouveauté est insatiable, qui éprouvent un besoin continuel d'émotions fortes, se déclareront toujours pour un genre qui ne met aucune entrave au génie; ceux au contraire qui veulent avant tout qu'on observe les convenances, qui préfèrent la délicatesse du goût aux élans de l'enthousiasme se déclareront toujours en faveur de la littérature classique. Ces derniers diront avec Boileau :

J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arène  
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène  
Qu'un torrent débordé qui d'un cours orageux  
Roule plein de gravier sur un terrain fangeux.

Mais les autres se plairont près de la cataracte écumante et des



rocs escarpés. Il résulte de là que l'on peut aisément prévoir, d'après le caractère d'une personne, quelles seront ses opinions en littérature. Les hommes doués d'un caractère entreprenant et d'une imagination exaltée seront toujours les admirateurs du Dante, de l'Arioste, de Shakspeare et Schiller; tandis que ceux de Virgile, du Tasse, de Racine et des écrivains du siècle de Louis XIV seront doués d'un goût pur et d'un esprit délicat.

ADÈLE B.

## THEATRES.

### THÉÂTRES D'ALLEMAGNE.

(Traduit de l'allemand.)

LES théâtres de l'étranger sont aussi de notre domaine; nous y ferons de tems en tems de petites excursions; pour aujourd'hui nous ne nous occuperons que de ceux de Berlin et de Vienne.

Berlin a depuis peu une nouvelle salle bâtie à la place de celle qu'un incendie a détruite, il y a deux ans. Elle a été inaugurée le 26 mai; on la trouve superbe au-dehors et même au-dedans; mais tout a été sacrifié aux apparences; elle n'est point commode et ne peut contenir, malgré sa hauteur, que 1,400 personnes. Il faut monter dix-sept marches pour arriver au parterre, ce qui est quelque chose d'étrange pour les Allemands, qui pensent que le mot *parterre* signifie ce qui ne s'élève point au-dessus du sol. L'inauguration s'est faite par une représentation de la tragédie d'Iphigénie en Tauride, par Goëthe, un hymne et un nouveau ballet, la *Fée des roses*. Les Berlinoïses sont rassasiés d'opéras et de ballets: mais c'est le goût particulier du roi.

Peu de tems avant l'inauguration de la nouvelle salle on avait donné l'*Olimpie* de Spontini, pour laquelle on avait fait des frais immenses. Le public est sorti de la première représentation tout assourdi du fracas des trompettes, des basses et des trombones. On a admiré le char de triomphe qui avait coûté une somme considérable. Quant à la musique, on a trouvé qu'elle était autant au-dessous de Fernand Cortès, que Fernand Cortès est au-dessous de la Vestale; mais il a été enjoint aux journaux de ne point critiquer le nouvel opéra.



A Vienne, on a mis en scène la *Clochette* de M<sup>r</sup>. Hérold, traduite en allemand. A la première représentation le public a murmuré; mais il est revenu de son mécontentement en voyant la pièce et en écoutant la musique plusieurs fois. Cependant on a intercalé dans la composition de M<sup>r</sup>. Hérold quelques airs qui paraissaient manquer: les décorations ont fait le reste.

D...

---

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LES représentations données à l'Opéra ont, jusqu'à présent, malgré l'excessive chaleur, attiré la foule. Tout le monde veut voir la nouvelle salle, et tout le monde a raison; ne fut-ce que pour jouir de cette fraîcheur de peinture qui séduit partout où on la rencontre. Sans doute il y a des défauts au bâtiment, mais aussi tout est prévu pour la commodité du public: les passages et dégagemens sont nombreux, et le foyer vaste et fort agréable. Il est nécessaire que les femmes soignent leur toilette si elles ne veulent point être écrasées par la richesse des ornemens. Somme tout, l'Opéra ressemble à une femme qui plaît parsa jolie physionomie, quand on veut détailler ses traits, on y trouve mille défauts; mais elle est jeune, elle a, dit-on, *la beauté du diable*.

Mademoiselle Bigottini est plus folle que jamais dans le rôle de Nina, et sa folie est si tendre, si touchante, qu'elle pénètre et pourrait rendre folle une partie des spectateurs. Elle me rappelle des vers mis au bas d'une statue de Vénus

Oui, jadis je me montrai nue,  
Au dieu Mars, au bel Adonis,  
À Vulcain même et j'en rougis;  
Mais Praxitèle où m'a-t-il vue.

Où mademoiselle Bigottini a-t-elle pris les sentimens qu'elle exprime avec tant de vérité. Quel malheur, si elle les éprouvait! et quel charme on éprouve à voir les tourmens d'un cœur aussi vivement épris... Il y aurait de quoi convaincre les incrédules.

M<sup>lle</sup>. FURET.

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N<sup>o</sup>. 46, au Marais.